Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (2002)

Heft: 2-3

Artikel: Le trauma et le recours au transsubjectif

Autor: Schneider, Monique

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870310

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE TRAUMA ET LE RECOURS AU TRANSSUBJECTIF

La prise en compte du trauma joue un rôle décisif dans le remaniement des dichotomies qui accompagne la fondation de la psychanalyse, dans la mesure où elle permet de référer le pathologique à la violence d'un événement externe faisant effraction dans le psychisme et provoquant, selon Ferenczi, soit un clivage — sensibilité détruite, savoir désaffecté —, soit le retrait subjectif, le *Nichtseinwollen*. Retrait qui conduira à l'introjection, à l'intérieur de soi, de l'agent supposé auteur de l'agression.

Structure ou événement : à quelle dimension convient-il d'accorder la prééminence lorsqu'on tente de rendre intelligible le trouble psychique ? C'est en privilégiant, dans un court moment de sa trajectoire, l'événement que la psychanalyse a remis en question la nosographie, essentiellement celle de l'hystérie, en imputant le dysfonctionnement, non à quelque déficience préalablement inscrite dans la structure du psychisme, mais à un événement extérieur, traumatique, le « corps étranger » selon Breuer et Freud, qui serait venu parasiter le champ des représentations psychiques. Intrusion contre laquelle il sera possible de riposter en ayant recours à une stratégie thérapeutique consistant à rejeter à l'extérieur ce qui est censé relever d'une causalité exogène : d'où la méthode de la catharsis, appréhendée par Breuer et Freud sur le modèle d'une expulsion. Schème thérapeutique reposant d'ailleurs sur une figuration étonnamment optimiste du pathologique ; ce dernier n'est qu'un ajout, un parasite, qu'il s'agira, en tenant compte de tous les réseaux par lesquels il a pu s'infiltrer, de congédier en l'ex-primant.

On sait que cette première hypothèse se trouvera officiellement abandonnée — « Je ne crois plus à ma neurotica » —, lorsque

Freud renverra dans le champ fantasmatique les scènes d'abus sexuel d'abord situées dans le réel. Certains analystes considèrent d'ailleurs ce rejet, fondateur du complexe d'Oedipe, comme représentant le début véritable de la psychanalyse. En fait, la position freudienne ne correspond pas à un abandon pur et simple de l'hypothèse traumatique et, quel que soit le principe d'intelligibilité mis en avant, Freud restera fidèle à la méthode lui ayant permis d'articuler l'un à l'autre le normal et le pathologique.

La suture instauratrice

On parle volontiers de « rupture épistémologique », comme si le geste d'inciser était par lui-même créateur de perspectives nouvelles. Or, dans le cas de la création de la psychanalyse, l'opération inaugurale semble davantage animée par le désir d'opérer des jonctions, de réactiver des liens, de remettre en question des décrets d'exclusion. Au niveau de la méthode, Freud refusera — il s'en explique au début de *L'Interprétation des rêves* — de souscrire aux hypothèses émises par la science de son époque, hypothèses renvoyant le rêve à l'insignifiant, pour nouer une complicité avec des systèmes de pensée considérés comme mineurs : « l'opinion des profanes » *(Laienmeinung)*, qui a toujours accordé au rêve un sens, ainsi que certaines pratiques inféodées au religieux médiéval : les procès inquisitoriaux avec leurs interrogatoires méticuleux et la fantasmagorie diabolique sur le fond de laquelle se déployaient leurs systèmes d'imputation causale. Le recours au mythe et à l'ensemble des créations artistiques répondra d'ailleurs à une nécessité analogue : faire appel à tous les systèmes de pensée qui accordent une efficience à la production de significations.

La réhabilitation de pratiques ou d'opinions jugées indignes de l'ère scientifique s'accompagne d'une stratégie analogue dans l'approche du pathologique. De multiples opérations intellectuelles de pontage vont être mises en place pour que soit déjouée la tentation de ranger les manifestations pathologiques dans une marginalité qui ferait d'elles des réactions marquées par la déviance, le monstrueux ou un déficit quelconque. Rapporter l'hystérie à un excédent d'affect causé par un trauma, c'était la créditer d'un excès, dont il ne serait pas inenvisageable qu'elle puisse se libérer. Lorsque cette hypothèse d'un élément excédentaire s'avérera inopérante, Freud aura recours à d'autres stratégies de raccordement pour mettre un terme à l'opération d'exclusion qui risque de fonder la définition du pathologique. Effectuant un dé-

tour théorique, il va ainsi analyser la dynamique des processus dits normaux pour installer, au fondement même de la logique qui y préside, un dispositif habituellement rapporté au pathologique.

Outre la réinsertion des diverses perversions qui, une fois délocalisées et incluses dans l'apprentissage infantile banal, vont être mises en rapport avec la violence cachée et la désorientation animant certains processus de la vie normale, c'est l'habituel tracé des frontières séparant le pathologique du normal qui se trouve subverti par l'hypothèse qui préside au texte récapitulatif, l'*Abrégé de psychanalyse*:

> Nous avons reconnu qu'il était impossible d'établir scientifiquement une ligne de démarcation entre les états normaux et anormaux. Ainsi toute distinction, en dépit de son importance pratique, ne peut avoir qu'une valeur conventionnelle[1].

S'ensuit une circulation théorique visant à introduire des passerelles entre des catégories psychiques traditionnellement regardées comme hétérogènes : « Ainsi le rêve est une psychose, avec toutes les extravagances, toutes les formations délirantes, toutes les erreurs sensorielles inhérentes à celles-ci, une psychose de courte durée[2]. » Il conviendrait certes de tenir compte du passage à la limite qu'effectue Freud en affirmant « le rêve est une psychose ». Je fais mienne la remarque du Dr Grivois tempérant cette affirmation. L'essentiel, pour Freud, semble être d'ancrer le pathologique dans l'humain normal et de focaliser l'attention du théoricien sur les vécus de crise qui, dans le cours d'une vie normale, improvisent un rapport à la réalité jouxtant le pathologique. Tout comme le rêve, l'état amoureux est considéré comme brouillant la frontière entre le pathologique et le normal.

Dans le sillage de cette opération fondatrice, ne pourrait-on s'interroger sur le choix opéré par les recherches phénoménologiques attentives au pathologique, choix qui revient à privilégier essentiellement la compréhension des états pathologiques, en laissant relativement de côté la tentative freudienne pour établir des connexions entre les expériences-limite rangées dans le pathologique et les expériences de crise affectant la vie dite normale ? Le trauma se situe précisément à cette zone-frontière et son impact n'est pas sans rapport avec l'instauration d'un statut d'exception accordé à la fonction qui sera dévolue à l'autre. Nicolas Abraham,

---

1. Sigmund FREUD, *Abrégé de psychanalyse*, Paris : PUF, 1949, p. 72.
2. *Ibid.*, p. 39.

en particulier dans son œuvre *L'Écorce et le noyau (4)*, a tenté de circonscrire ce champ de recherches, en ouvrant, jouxtant la thématique de l'intersubjectif, celle du « transsubjectif ». Terme qui renverrait à un « "déchiffrage" n'ayant pas lieu par le sujet lui-même, mais par un autre[3]. » Or c'est précisément en prolongeant l'élaboration férenczienne sur le trauma que Nicolas Abraham s'emploiera à ouvrir une brèche dans ce qui lui semble correspondre à un risque de fermeture guettant l'approche husserlienne : « On notera, écrit-il, que l'idéalisme husserlien demeure foncièrement monadiste[4]. » Le propre du trauma est en effet de faire éclater une régulation relevant d'un fonctionnement psychique qu'on suppose apte à l'exercice d'une relative autonomie.

L'avènement du clivage

Loin que le champ de la théorisation puisse être appréhendé comme un lieu neutre, à partir duquel pourrait s'effectuer une analyse du traumatique, il s'avère lui-même marqué par l'impact du trauma. Cette question inscrit en effet une fracture dans le corpus analytique, comme si elle était instauratrice d'un schisme, fracture qui s'inscrit aussi bien dans l'itinéraire auto-analytique de Freud. La voie obligée pour s'approcher de ce phénomène suppose donc une articulation entre la théorisation et l'expérience auto-analytique qui la sous-tend. Conrad Stein considérera d'ailleurs cette forme de circularité comme spécifique de la méthode psychanalytique, « la seule œuvre, écrit-il, qui se dévoile à tout instant comme histoire de sa propre genèse[5]. »

Est-ce en effet à un recul critique vis-à-vis de la théorisation antérieure ou au réaffleurement de souvenirs singuliers qu'est due la déclaration freudienne « Je ne crois plus à ma neurotica[6]»? Curieusement, c'est au moment même où Freud découvre, dans sa propre auto-analyse, une expérience de séduction précoce — la « neurotica », ou théorie de la séduction, attribuait précisément à un événement de ce type une valeur étiologique quant à l'apparition d'une névrose — que Freud renonce à inscrire, dans sa théorisation, l'efficience attribuée à une telle expérience. Tout semble se passer comme si la confirmation de la théorie avait pour consé-

---

3. *Ibid.*, p. 32.
4. *Ibid.*, p. 32.
5. Conrad STEIN, *L'Enfant imaginaire*, Paris : Denoël, 1971, p. 360.
6. Sigmund FREUD, Lettre à Fliess du 21-9-1897 in *La Naisssance de la psychanalyse*, tr. A. Berman, Paris : PUF, 1956, p. 190.

quence, lorsque la question du trauma est en jeu, l'abandon de cette même théorie. La raison invoquée par Freud est le phénomène de brouillage qui s'interpose nécessairement dans la reconstruction du passé. Est mise en avant la « conviction qu'il n'existe dans l'inconscient aucun indice de réalité de telle sorte qu'il est impossible de distinguer l'une de l'autre la vérité et la fiction investie d'affect (*die mit Affekt besetzte Fiktion*). (C'est pourquoi une solution reste possible, elle est fournie par le fait que le fantasme sexuel s'empare régulièrement du thème des parents)[7]. »

L'interconnexion qui s'établit entre l'élaboration théorique sur la séduction — entendue au sens d'abus sexuel — et l'exploration auto-analytique nous confronte à une mise en abîme : l'étude des effets liés au trauma va-t-elle s'effectuer en se situant au niveau de l'élaboration théorique, critique, ou au niveau de l'écoute recueillant les expériences d'enfance réaffleurant dans le parcours auto-analytique ? On assistera à un effet de chiasme, dans la mesure où c'est l'attention portée aux diverses réminiscences qui va permettre d'attribuer à la théorisation freudienne le statut d'un symptôme ; on aurait parfois besoin de théoriser pour ensevelir et irréaliser ce que le réel a imposé selon des modalités trop déroutantes.

Dans la série de lettres qui concernent à la fois le réaffleurement des expériences de séduction vécues et la réflexion théorique sur le rôle étiologique à accorder à de telles expériences, on peut capter sur le vif la relation qui noue le travail du souvenir et les réflexions théorisantes. L'évocation du passé se trouve ainsi prise en étau entre deux opérations théoriques : d'une part, la déclaration portant sur l'abandon de la neurotica, d'autre part, la délimitation d'un autre centre de gravité de la théorisation analytique : la construction d'une pseudo-réalité à partir du fantasme et l'attribution à « tous » les enfants des vœux parricides et incestueux, ce qui condamne à l'anonymat tout itinéraire singulier. Bordée par ces deux déclarations complices de la négation, invitant à mettre au compte du fantasmatique ce que le souvenir rapporte au réel, intervient le dévoilement des expériences qui gravitent autour du personnage, la nourrice, que Freud nomme son « professeur en choses sexuelles » : « Ma "génératrice" *(Meine "Urheberin")* a été une femme âgée et laide, mais intelligente, qui m'a beaucoup parlé de Dieu et de l'enfer et m'a donné une

---

7. *Ibid.*, p. 191. Traduction modifiée.

haute idée de mes propres facultés[8].» L'anamnèse livre ensuite une série de détails concernant cette nourrice «voleuse», détails qui ne se trouveront pas infirmés par la suite et qui sont désormais considérés comme attenant à la biographie de Freud.

En ce lieu de rencontre entre souvenirs traumatiques retrouvés et théorisation, un travail de gommage va intervenir, portant, non sur la mention des souvenirs relatés, mais sur la portée théorique de ces expériences d'abus sexuel. Le plan sur lequel s'établit l'enchaînement des raisons subit alors un changement radical : Freud abandonne la prise en compte de sa trajectoire singulière pour prononcer des décrets théoriques à portée universalisante. Décrets au terme desquels on est amené à penser que les témoignages relatant une séduction doivent conduire à la conclusion qu'aucun enfant n'a jamais réellement vécu ces expériences traumatisantes. Une substitution identitaire sous-tend ainsi ces opérations de pensée : Freud abandonne l'énonciation à la première personne du sujet pour se muer en entité anonyme : «chacun de nous» *(Jeder)* a vécu une expérience de portée «universelle» *(allgemein)*. L'expérience en question est rencontrée sur une scène de théâtre, lorsqu'on assiste à la représentation d'*Oedipe-Roi*:

> Il ne m'est venu à l'esprit qu'une seule idée ayant une valeur générale *(von allgemeinem Wert)*. J'ai trouvé en moi comme partout ailleurs *(auch bei mir)* des sentiments d'amour envers ma mère et de jalousie envers mon père, ce qui, selon moi, advient universellement *(ein allgemeines Ereignis)* dans l'enfance précoce.[...] La légende grecque a saisi une compulsion que chacun *(Jeder)* reconnaît, parce que chacun en a éprouvé l'existence à l'intérieur de soi. Chaque auditeur fut un jour, en germe et dans son fantasme, un Oedipe [...][9].

Il n'est pas question de contester la portée fondatrice de l'hypothèse œdipienne, hypothèse qui dote précisément l'écoute d'un champ supplémentaire, mais de s'interroger sur l'opération de substitution théorique qui vient de se produire : prendre argument des mouvements œdipiens qui animent le psychisme pour en conclure que les scènes de séduction relatées par les enfants sont systématiquement attribuables à la projection de leurs désirs œdipiens. Le second volet de la conversion théorique n'est que le corollaire de cette première opération ; les matériaux d'abord reçus

---

8. S. Freud, Lettre à Fliess du 3-10-189, p. 194.
9. S. Freud, Lettre à Fliess du 15-10-1897, p. 198.

comme portant témoignage du passé vont se trouver référés à une tout autre dimension, celle du fantasme. Opération lourde de conséquences, dans la mesure où, par la suite, elle se trouvera régulièrement mise en acte : bien des témoignages d'abus sexuels ou d'actes incestueux seront effectivement reçus, pendant des décennies, comme de pures productions fantasmatiques.

Bien que la remise en question d'un tel ensevelissement se soit essentiellement étayée sur une protestation éthique, n'y a-t-il pas lieu de s'interroger sur la dynamique qui régit les opérations intellectuelles confrontées au trauma ? On ne peut que relever la convergence qui se dessine entre deux opérations intellectuelles simultanées et interdépendantes : d'une part, l'universalisation — se présenter comme un exemplaire anonyme de l'entité générale « les enfants » — et, d'autre part, l'irréalisation : mettre au compte du fantasme ce qui a été rencontré comme réel. Ces deux opérations ne s'étayent-elles pas l'une et l'autre sur une stratégie de négation ? Négation portant sur le rapport à la réalité et sur l'ancrage subjectif, comme si une suspension de réalité — suspension non pas méthodologique, mais fourvoyée dans une transcription réaliste — présidait à l'insertion du traumatique dans le champ de la pensée et de la théorisation.

Le retrait de la croyance

L'opération de retrait et d'irréalisation qui s'est jouée dans ce temps fondateur de l'espace analytique — on sait que le recours à l'hypothèse traumatique ne fut pas radicalement abandonné par Freud — se trouvera elle-même questionnée par le disciple pour qui l'attention portée au trauma occupe une place centrale, Ferenczi. Or les instruments théoriques qu'il propose pour rendre intelligible le vécu traumatique présentent l'intérêt d'éclairer, de surcroît, les modes de défense intellectuels par lesquels la théorie elle-même se protège contre la prise en compte du traumatique. Le disciple va donc ainsi se faire lui-même mémoire de ce qui, chez le fondateur, a provoqué une réaction d'ensevelissement.

Loin d'imputer à quelque théoricien insincère les réactions de négation, Ferenczi met en évidence leur impact à l'intérieur même de l'expérience traumatique. Négation qui peut travailler, soit sur le mode global, soit en ayant recours à la délimitation de divers territoires psychiques. Or il n'est pas certain que les mesures de sauvegarde consistant en une partition de l'espace psychique puissent d'emblée se mettre en place :

> Il semble que *la première réaction à un choc soit toujours une psychose passagère*, c'es-à-dire une rupture avec la réalité sous la forme d'hallucination négative (perte de conscience, ou évanouissement hystérique, vertige), d'autre part souvent sous la forme d'une compensation hallucinatoire positive immédiate qui donne l'illusion de plaisir[10].

Ferenczi met au compte d'un « refoulement traumatique primaire » ces réactions de retrait perceptif et cognitif généralisé que le psychisme tente d'opposer au trauma. Il ne semble pas néanmoins que la tentative visant à s'absenter à soi-même concerne l'ensemble des fonctions psychiques. Bien que Ferenczi ne propose lui-même aucune typologie, il est néanmoins possible de recueillir, dans les analyses qu'il transcrit, des stratégies diversifiées. Ainsi, l'une des hypothèses appelée à s'avérer particulièrement riche du point de vue clinique, celle du clivage autonarcissique, peut-elle être présentée comme un compromis par rapport à la solution consistant en une « rupture avec la réalité ». Il est en effet question du « clivage de la personne en une partie sensible, brutalement détruite, et une autre qui sait tout, mais ne sent rien en quelque sorte[11]. » Une telle définition radicalise la coupure que Freud attribuait au refoulement, entendu comme séparation entre la représentation — pouvant être présente dans la conscience tout en étant désaffectée — et l'affect refoulé. Hypothèse qui permet précisément de poser un pur savoir, formalisé et maîtrisé, comme résultat d'un refoulement.

Dans la relecture qu'il propose, Ferenczi va établir une connexion entre cette opération de mise à l'écart et une métamorphose affectant le vécu corporel. Il parlera de ces « fantasmes et rêves où la tête, c'est-à-dire l'organe de la pensée, séparée du reste du corps, marche sur ses propres pieds, ou n'est reliée au reste du corps que par un fil[12]. » C'est donc le sentiment de l'unité et de la synergie corporelles qui se trouve altéré, une partie du corps, la tête, ayant dû faire sécession avec ce qui, dans le psychisme, s'éprouve comme pouvoir de sensibilité, de vulnérabilité, de résonance. Mouvement de sécession qui va se fantasmer grâce à la représentation de deux personnages différents : « L'intelligence de l'enfant malheureux se comportait donc, dans les fan-

---

10. Sandor FERENCZI, *Psychanalyse 4*, Paris : Payot, 1982, p. 94.
11. *Ibid.*, p. 106.
12. *Ibid.*, p. 106.

tasmes en cours d'analyse, comme une personne à part, qui avait pour tâche de porter rapidement secours à un enfant presque mortellement blessé[13]. »

Bien que l'hypothèse du clivage soit souvent présentée comme livrant l'apport essentiel de Ferenczi à la question du trauma, il importe de noter son statut de limite ; elle est en effet porteuse de l'espoir qui anime Ferenczi et qui le rend sensible au thérapeute qui peut apparaître, dans l'urgence, chez l'enfant traumatisé, enfant devenu « nourrisson savant ». Une telle structure de secours est cependant loin d'être automatique, dans la mesure où une autre modalité défensive risque de l'emporter. Ferenczi parle alors de *Nichtseinwollen*, « vouloir ne pas être », qui peut tendre à étouffer la tentative de survie purement intellectuelle soutenant la réaction au trauma. Une modalité intermédiaire va souvent s'imposer, prenant la forme d'un savoir anesthésié, coupé de tout écho affectif, ce qui aura pour effet de paralyser les processus de croyance.

L'intérêt — mais aussi la difficulté — de l'approche férenczienne est de ne pas séparer l'analyse des processus advenant lors du trauma de celle qui porte ultérieurement sur les modalités d'élaboration psychanalytique du trauma. Lorsqu'il se trouve confronté au clivage, le travail thérapeutique devra passer des compromis avec cet écartèlement qui isole la dimension du savoir par rapport à celle du « vécu »:

> Ce fragment amnésié est en fait une partie de la personne qui est encore « morte », ou qui se trouve continuellement dans l'agonie de l'angoisse. Tâche de l'analyse : lever ce clivage ; mais là surgit un dilemme. Si l'on considère cet événement en le reconstruisant par sa propre pensée, voire même si l'on arrive à la nécessité de le penser, cela veut dire qu'est toujours maintenu un clivage entre la partie détruite et une partie qui voit la destruction. Si le patient fait une plongée cathartique jusqu'à la phase du vécu, alors, dans cette transe, il ressent encore les souffrances, mais ne sait toujours pas ce qui se passe[14].

Analyse lourde de conséquences quant aux méthodes adoptées lors du travail clinique. Ferenczi reprochera effectivement à certains héritiers de Freud, essentiellement en Allemagne, de favoriser à l'excès la reconstruction intellectuelle et d'intensifier par

---

13. *Ibid.*, p. 106.
14. Sandor FERENCZI, *Journal clinique*, Paris : Payot, 1985, p. 70-71.

là-même les processus de clivage ; ce qui conduit à maintenir dans quelque contrée psychique éloignée de soi tout ce qui pourra relever, soit de l'affect, soit de la transcription corporelle. Dans cette protestation, Ferenczi renoue avec la distinction, établie par Freud, dans « La Négation », entre affect et intellect, le second risquant d'intensifier les processus de refoulement : « On voit, écrivait Freud, comment la fonction intellectuelle se sépare ici du processus affectif [...] Il en résulte une sorte d'acceptation intellectuelle du refoulé tandis que persiste ce qui est essentiel dans le refoulement[15]. » La tension qui s'instaure entre ces deux centres de gravité du travail analytique — dégagement intellectuel du sens, plongée émotionnelle — va focaliser la recherche de Ferenczi. Le thème du clivage va d'ailleurs s'emparer, non seulement du psychisme du patient, mais de l'écoute et de la parole du thérapeute, lorsque la participation de ce dernier provoque « le sentiment d'une reconstruction spéculative, sans la ferme conviction de la réalité des événements ». Le maintien d'un tel clivage va précisément paralyser l'accès à un processus de croyance :

> Les patients ne peuvent pas croire, ou pas complètement, à la réalité d'un événement, si l'analyste, seul témoin de ce qui s'est passé, maintient son attitude froide, sans affect et, comme les patients aiment à le dire, purement intellectuelle, tandis que les événements sont d'une telle nature qu'ils doivent évoquer en toute personne présente des sentiments et des réactions de révolte, d'angoisse, de terreur, de vengeance, de deuil et des intentions d'apporter une aide rapide [...][16].

L'espace thérapeutique semble alors fonctionner comme un unique appareil psychique lui-même traversé par des processus de clivage. C'est à cette modalité d'écoute que Ferenczi attribue la responsabilité d'une paralysie dans le travail d'élaboration. Le patient, écrit-il, « reste coincé dans la sphère intellectuelle et n'atteint pas le sentiment de conviction ». Tentant de transcrire la sidération qui affecte le patient, Ferenczi lui attribue alors cette réflexion : « ça ne peut pas être vrai que tout cela me soit arrivé, sinon quelqu'un viendrait à mon secours[17]. »

L'articulation ainsi proposée entre sentiment de réalité et rencontre d'un secours venant de l'autre est lourde de portée quant

---

15. Sigmund FREUD, « La Négation » in *Résultats, idées, problèmes*, t. II, Paris : PUF, 1985, p. 136.

16. S. Ferenczi, *Journal clinique*, p. 70-71.

17. *Ibid.*, p. 70-71.

au plan théorique. N'est-ce pas l'indépendance supposée du cognitif et de l'éthique qui se trouve ainsi remise en question, dans la mesure où les conditions de possibilité de l'appréhension du réel ne seraient assurées que dans un monde garantissant la proximité de l'être secourable ? Dans l'une de ses premières œuvres, l'*Esquisse*, Freud faisait précisément de l'attention au cri de l'enfant la condition d'accès à l'univers du sens, univers appendu à la dimension éthique. Telle serait en effet la fonction dévolue aux processus de « décharge » émotionnelle advenant dans le cri de l'enfant : « La voie de décharge acquiert ainsi une fonction secondaire d'une extrême importance : celle de la compréhension mutuelle *(Verständigung)*. L'impuissance originelle de l'être humain devient ainsi la source première de tous les motifs moraux *(die anfängliche Hilflosigkeit des Menschen ist die* Urquelle *aller* moralischen Motive.)[18]»

Le propre de la fracture traumatique sera précisément de reconduire le psychisme à cette *Hilflosigkeit* initiale. La remarque freudienne contracte des plans habituellement séparés : c'est effectivement l'aide *(Hilfe)* apportée par le *Nebenmensch*, aide supportée par l'exigence éthique, qui rendra possible l'exercice d'une compréhension insérée dans le rapport à l'autre. La *Verständigung*, ici rendue par l'expression défectueuse « compréhension mutuelle », ne suppose pas nécessairement l'accès à la réciprocité, mais elle situe néanmoins l'avènement du sens dans une structure d'adresse à l'autre, *verständigen* — différent de *verstehen* — signifiant « faire comprendre ». Adresse qui n'est pensable que si, soutenant l'avènement du sens, un destinataire attentif est capable, non seulement de décoder le sens, mais, dans la situation initiale envisagée par Freud, de l'anticiper, de le « pré-comprendre », pourrait-on dire. Le circuit passant par l'autre, un autre capable d'entendre la décharge comme équivalent d'appel au secours, constitue ainsi la condition *sine qua non* pour qu'advienne, selon les termes de Ferenczi, le sentiment de conviction situé à la base du jugement d'existence. Dans cette perspective, le retrait d'affect, s'il émane du thérapeute, représente l'équivalent d'un déni. Déni portant, non sur une relation entre significations, mais bien sur le jugement d'existence ancrant dans le réel la relation appréhendée.

---

18. Sigmund FREUD, « Esquisse d'une psychologie scientifique » in *La Naissance de la psychanalyse*, p. 336.

L'entrée dans un régime transsubjectif

La réflexion sur le traumatique porte ainsi à ses limites la tentative pour rapporter les phénomènes psychiques à un champ intersubjectif. Il semble alors que l'autre, présentant chez Freud, du moins au début de son œuvre, le visage du *Nebenmensch* — fonction qu'il retrouvera dans le trauma — ait pour tâche de devancer le sujet dans ce qui constituera pourtant sa tâche subjective intime. Tâche qui s'avère biface : le constat perceptif ne pouvant entraîner à lui seul la « conviction » d'être soi-même percevant, le processus de croyance s'étaye sur l'attestation préventivement accordée par quelque destinataire. Cette dimension de prothèse subjective conférée à la participation émotionnelle est essentiellement développée par Ferenczi, mais l'accès à ce problème est d'emblée ménagé par Freud, dès les tentatives initiales pour soutenir le réaffleurement des expériences traumatiques. Il est significatif que l'accent soit mis sur un déficit analogue à celui que soulignera Ferenczi : la suspension du processus de croyance, d'adhésion subjective. Freud écrira en effet, parlant de réminiscences vécues par les patients :

> En rappelant à leur conscience ces expériences infantiles, ils endurent les sentiments les plus violents, dont ils ont honte et qu'ils cherchent à cacher. Et même après qu'ils ont revécu ces expériences d'une manière si convaincante, ils essaient encore de refuser d'y ajouter foi, en insistant sur le fait qu'ici ils n'ont pas le sentiment propre au souvenir, comme il arrive dans le cas d'autres choses oubliées[19].

L'amnésie n'est donc pas nécessairement totale, et une modalité intermédiaire peut apparaître sur le mode du compromis : un souvenir en quelque sorte virtuel subsiste, dépourvu du sentiment d'un ancrage subjectif aussi bien qu'objectif, ce qui interdit l'accès à la croyance.

Pour que s'effectue une jonction avec le souvenir, afin que ce dernier soit lesté de réalité, il importe, si l'on recourt à l'hypothèse férenczienne, que l'autre apporte, non seulement une complicité intellectuelle, mais une « aide » orientée vers une finalité précise : faire en sorte que le danger n'advienne pas. Serait-ce l'appréhension de l'autre comme protecteur qui garantirait au sujet la possibilité de rester en communication avec lui-même, « con-scient » ?

---

19. Sigmund FREUD, « L'étiologie de l'hystérie » in *Névrose, psychose et perversion*, Paris : PUF, 1973, p. 96.

Lorsque le sujet s'appréhende comme coupé de toute aide, un phénomène de procuration s'établira néanmoins, par lequel ce dernier, s'éprouvant comme extérieur à lui-même, effectuera ce que Ferenczi nomme un « implant »: tenter de faire sienne l'intention de l'être qui est perçu comme agent principal, en l'occurrence, dans les situations de violence, l'agresseur. Développant ce processus d'« identification à l'agresseur », Ferenczi analyse la réaction des enfants confrontés à la violence de l'adulte incestueux ou maltraitant :

> Leur premier mouvement serait le refus, la haine, le dégoût, une résistance violente [...], si celle-ci n'était pas inhibée par une peur intense [...]. Mais cette peur, quand elle atteint son point culminant, les oblige à se soumettre automatiquement à la volonté de l'agresseur, à deviner le moindre de ses désirs, à obéir en s'oubliant complètement et à s'identifier totalement à l'agresseur[20].

Le second temps risque d'occulter rétroactivement le premier ; l'identification à l'agresseur se présente en effet comme l'autre versant d'une tentative impossible de désertion de soi et de l'ensemble de la scène. Ce que Ferenczi met ici au compte du « refus » trouvera des prolongements dans ce qui sera imputé, dans le *Journal clinique,* au *Nichtseinwollen*: « le patient sombre encore plus profondément dans le non-être ou dans la volonté de ne pas être[21]. » L'analyse férenczienne anticipe d'ailleurs sur l'une des faces de l'analyse sartrienne de l'émotion : faute de transformer la situation, altérer ou abolir la conscience elle-même. Une différence entre ces deux perspectives concerne néanmoins l'évaluation d'ordre éthique. Ferenczi ne verra pas, dans la réaction de l'enfant traumatisé, une lâche dérobade, mais un compromis entre une « autotomie » partielle et la tentative magique pour opérer une délocalisation subjective, par laquelle on se verrait occupant la place de celui qui semble détenir les leviers de commande de la situation.

Le terme d'identification est d'ailleurs ambigu, dans la mesure où, à l'intérieur de l'approche férenczienne, il recouvre des modalités assez différentes. L'enfant pourra, soit introjecter le sentiment de culpabilité de l'adulte, soit, devenu précocement thérapeute-herméneute, appréhender le noyau de terreur qui

---

20. S. Ferenczi, *Psychanalyse 4*, p. 130.
21. S. Ferenczi, *Journal clinique*, p. 89.

s'exprime dans la violence de l'adulte. Ayant recours à une « progression traumatique », il se muera rapidement en parent du parent, en « ange gardien ». D'où l'apparition de ce que désignera le « nourrisson savant »: « La peur devant les adultes déchaînés transforme pour ainsi dire l'enfant en psychiatre[22]. »

Un écart considérable sépare d'ailleurs l'analyse phénoménologique — il conviendrait plutôt ici de parler de phénoménologie fictionnelle, travaillant avec des schèmes narratifs — et les désignations théoriques ultérieurement plaquées sur elles. Ce qui est mis au compte de l'identification à l'agresseur renferme en effet un ensemble de métamorphoses psychiques orientées vers des finalités diversifiées. Une double vectorisation se dessine. D'une part, la tentative pour adopter l'« adulte déchaîné » provoque une extension infinie de l'espace interne réservé à l'accueil de l'autre, comme si le sujet se transformait en espace matriciel illimité pour faire advenir, en dépit de la menace, une zone d'accueil absolu, ce qui pourra donner naissance à une dilatation extrême de l'espace psychique confondu avec un espace cosmique. Ferenczi évoquera, parlant d'une patiente se livrant à une « immersion spontanée dans l'état de transe », « des images et des paroles de type hallucinatoire, sans lien apparent, telles que "I am a universal egg", c'est-à-dire qu'elle est le centre du monde et qu'elle a inclus en elle tout l'univers[23] ».

Loin que cette réaction d'inclusion représente le modèle de toute réponse au trauma, elle ne concerne que l'une des polarités en travail, polarité pouvant, soit constituer une dominante chez certains sujets, soit correspondre à l'une des phases d'un processus fait d'élaborations contrastées. Étant donné le caractère extrême de la tentative d'adoption illimitée, d'« inclusion », une ressaisie peut advenir, débouchant souvent sur une position aménagée comme protection contre toute effraction. Il s'agira de l'occupation d'un espace radicalement surplombant, comme si le sujet s'identifiait à un lieu d'observation absolument transcendant. Le réaménagement du lieu et de la place occupée par le sujet dans ce lieu est en quelque sorte mis en scène dans la création onirique d'une patiente ayant traversé une expérience incestueuse :

---

22. S. Ferenczi, *Psychanalyse 4*, p. 133.
23. S. Ferenczi, *Journal clinique*, p. 76.

> Brusque changement de scène : une jeune fille (une enfant ?) est couchée au fond d'une barque, presque morte, blanche, un homme gigantesque penché sur elle, l'écrasant de son visage [...]. La barque est entourée de crêtes montagneuses et abruptes de sorte qu'on ne peut y avoir vue de nulle part, sinon depuis un aéroplane volant à une distance démesurée[24].

Le clivage rencontré sur le plan subjectif — cassure entre sensibilité détruite et savoir omniscient — s'empare ainsi d'une structure spatiale elle aussi traversée par le décollement entre le haut et le bas. Le bas est le lieu de l'impuissance subie, de l'exposition au pouvoir de l'adulte agresseur et de la cécité ; expérience qui n'est évoquée que sur fond de retrait de soi : « jeune fille [...] presque morte, blanche ». La survie dans un savoir désaffecté, déconnecté, n'est mise en scène que par-delà une fracture spatiale : l'aéroplane — figure extrême de la vision présentée par Merleau-Ponty comme « panoramique » — n'est possible que si une « distance démesurée » sépare le sujet de la scène. L'aéroplane est-il une figure de l'autre dont le secours est attendu ou une figure de soi ? Tant que le secours n'est pas manifeste, le lieu de la sensibilité anesthésiée reste coupé du lieu d'observation, ce dernier étant fantasmé comme pouvoir transcendant : « C'est tout au plus Dieu qui est au ciel ou un aviateur volant à très grande distance, c'est-à-dire quelqu'un de détaché émotionnellement, qui pourrait épier ce qui se passe[25]. » Une telle déchirure spatiale et l'octroi à un appareil surplombant — ou à Dieu — d'un pouvoir de vigilance se rencontrent effectivement dans l'élaboration analytique consécutive, chez une patiente, à un vécu incestueux. Ses premiers rêves la montraient occupant elle-même la place du pilote dans l'hélicoptère, comme si la seule zone sensorielle éprouvée comme survivante était le regard. La sensibilité liée à la proximité et à l'expérience d'un corps-*Leib* ne réaffleure qu'après qu'ait été restauré avec l'analyste un lien ayant la fonction d'un cordon ombilical.

Dans la tâche conduisant à une réunification de l'espace, signalons rapidement le rôle qui peut être joué par les éléments organiques — plantes, paysages, arbres — perçus à la fois comme présents, vivants, et non agresseurs, comme s'ils représentaient

---

24. *Ibid.*, p. 144.
25. *Ibid.*, p. 145.

un modèle de stabilité. Ils semblent jouer le rôle d'un prolongement corporel situé à l'abri du séisme traumatique, assumant la fonction de sol porteur.

L'éjection transsubjective

Au clivage subjectif et au clivage spatial, convient-il d'ajouter un clivage institutionnel ? Autant Ferenczi, disciple de Freud, insiste sur les conduites réparatrices et sur la passion de sauver, autant Freud, le maître, a recours, dans son univers onirique aussi bien que dans certaines déclarations théoriques, à une autre modalité de survie : localiser dans un autre vulnérable, femme ou enfant, la zone corporelle et psychique atteinte dans le trauma, afin de s'identifier, pour son propre compte, à un pôle de maîtrise. Dans *Généalogie du masculin*[26], il m'a semblé que cette stratégie éjectante faisait partie intégrante d'un modèle masculin fabriqué par le champ culturel. En travaillant le tissu onirique qui se déploie dans *L'Interprétation des rêves*, on peut saisir sur le vif ce travail de fractionnement, d'« autotomie », dirait Ferenczi, travail qui aboutit à la construction, en dehors de soi, d'un autre préposé à la souffrance et à la blessure.

Un événement traumatique produit en effet des métastases dans l'ensemble de *L'Interprétation des rêves*, aboutissant à une structure analysée dans un précédent texte[27] et dont je ne dégagerai ici que les principaux axes. Le traitement textuel de l'événement traumatique est lui-même significatif, dans la mesure où les allusions sont éclatées, dispersées, comme si le phénomène de « fragmentation », souligné par Ferenczi, s'était emparé du souvenir et de l'écriture. L'allusion la moins incomplète figure dans un texte, « Sur les souvenirs-écrans », où Freud se penche sur le récit d'un « universitaire » lui confiant les moments essentiels de son parcours. Or cet universitaire — les héritiers de Freud l'établiront — n'est autre que lui-même. Au-delà de la stratégie d'écriture, ce besoin d'attribuer le moment traumatique à un autre que soi s'avérera repérable dans les avatars de la filiation. Protégé par ce masque, Freud peut alors livrer ce récit :

> Ce qui pourtant aurait dû faire sur moi le plus d'impression, c'est une blessure au visage qui me fit perdre beaucoup de sang et pour laquelle je fus recousu par le chirurgien. Je peux au-

---

26. Monique SCHNEIDER, *Généalogie du masculin*, Paris : Aubier, 2000.
27. Monique SCHNEIDER, *« Père, ne vois-tu pas..? » Le père, le maître, le spectre dans L'Interprétation des rêves*, Paris : Denoël, 1985.

> jourd'hui encore tâter la cicatrice qui témoigne de cet accident, mais je n'ai connaissance d'aucun souvenir qui signale directement ou indirectement cette expérience vécue[28].

Sur fond d'amnésie, l'événement traumatique ne s'inscrit donc que sur le mode incarné. Viviane Forrester fera remarquer que, dans l'édition immédiatement consécutive à l'apparition du cancer à la mâchoire, Freud supprimera l'allusion à la cicatrice figurant dans le premier chapitre de *L'Interprétation des rêves* et réapparaissant, par interlocuteur fictif interposé, dans le texte « Sur les souvenirs-écrans ». L'allusion sera rétablie dans les éditions ultérieures. Y a-t-il d'ailleurs quelque lien fantasmatique entre le retrait de toute représentation témoignant de l'incident et la mutilation affectant le regard du « chirurgien », le Dr Josef Pur, lui-même borgne, comme si la scène traumatique avait chaviré dans l'œil manquant ? Les borgnes ou les personnages marqués par une mutilation du regard, dont Oedipe, vont pulluler dans l'œuvre et la trajectoire de Freud.

Une représentation indirecte va néanmoins advenir dans le champ onirique, mais rendue possible par un processus d'éjection, de prise de corps. Dans l'une des occurrences, c'est son propre fils que Freud voit apparaître, en rêve, porteur d'une blessure au visage, ce qui lui permet, dans les associations prolongeant le rêve, de livrer les conditions de sa propre blessure d'enfance, advenue entre deux et trois ans :

> Je montai sur un escabeau dans l'office pour prendre une chose appétissante *(etwas Gutes)* posée sur une caisse ou une table. L'escabeau se renversa et me frappa de son arête derrière la mâchoire inférieure. J'aurais pu y laisser toutes mes dents. C'est un avertissement. « C'est bien fait pour toi » *(Es ist dir recht geschehen)*[29].

Or cette menace planant sur les dents ne sera retranscrite par Freud, sur le mode onirique, qu'en se trouvant projetée sur un visage autre que le sien. En particulier celui du fils officier dont Freud vient de rêver : « Il me semble qu'il a le visage ou le front bandés ; il arrange quelque chose dans sa bouche, il y introduit quelque chose. Ses cheveux ont un reflet gris. Je pense : serait-il si épuisé ? Et a-t-il de fausses dents ?[30]»

---

28. S. Freud, « Sur les souvenirs-écrans », in *Névrose, psychose et perversion*, p. 120.
29. Sigmund FREUD, *L'Interprétation des rêves*, Paris : PUF, 1967, p. 477.
30. *Ibid.*, p. 475.

Le thème de la bouche blessée et des dents mutilées ouvre d'ailleurs l'univers onirique de Freud, puisque la bouche qui « s'ouvre bien » dans le premier grand rêve, la bouche d'Irma, va elle aussi porter les stigmates d'une violence infligée aux dents : « Elle manifeste une certaine résistance, comme les femmes qui portent un dentier. Je me dis : pourtant elle n'en a pas besoin. Alors la bouche s'ouvre bien[31]. »

Si l'espace analytique s'organise autour du transfert, on considère généralement ce mouvement comme allant du patient vers le psychanalyste, sans s'attarder sur ce transfert inaugural par lequel Freud a chargé certains de ses patients ou enfants d'incarner ses propres régions corporelles reniées. On assiste en effet à un transfert de bouche qui semble commandé par la délocalisation subjective inhérente à l'autotomie traumatique ; l'autre appréhendé comme vulnérable ou héritier sera chargé d'incarner la zone corporelle qui, chez l'ascendant, a fait l'objet de la mutilation traumatique. Comme Ève sortant de la côte d'Adam, le descendant — qui peut aussi être partenaire du couple — trouvera corps dans ce qui a fait l'objet d'une mutilation psychique. La scène forclose va d'ailleurs s'emparer du réel lorsque Freud confiera sa patiente Emma Eckstein, l'Irma du rêve, au bistouri de son ami Fliess, pour une opération située dans la zone buccale. S'ensuivirent une infection et une « hémorragie cataclysmique ». La blessure d'enfance, échappant à la récollection représentative, s'est en quelque sorte emparée du réel d'un autre corps[32].

Or, en un effet de boomerang interprétatif, c'est précisément de la part d'une patiente, ayant subi une opération à la mâchoire — il s'agit probablement d'Emma-Irma — que Freud recevra ce rêve qui semble habité par une « perception endopsychique » : « Une de mes malades, qui avait subi une opération à la mâchoire, opération qui avait mal réussi, devait porter, selon le désir des médecins, au niveau de sa joue malade, un appareil réfrigérant », appareil qu'elle a l'habitude de jeter pendant son sommeil. Freud, à qui on a demandé d'intervenir pour discipliner la patiente, reçoit d'elle, après un nouveau rejet de l'appareil, cette justification :

> Cette fois vraiment je n'y peux rien, ça a été à la suite d'un rêve que j'ai eu la nuit. Je rêvais que j'étais à l'Opéra, dans une loge,

---

31. *Ibid.*, p. 100.

32. Les circonstances et les enjeux d'un tel transfert buccal sont analysés dans M. Schneider, *« Père, ne vois-tu pas...? »*.

> et je suivais la représentation *(Vorstellung)* avec beaucoup d'intérêt. À la clinique, il y avait M. Karl Meyer qui souffrait de terribles douleurs à la mâchoire *(Kieferschmerzen)*. Je me suis dit : puisque moi je ne souffre pas *(Da ich die Schmerzen nicht habe)*, je n'ai pas besoin d'appareil, aussi l'ai-je jeté au loin *(weggeworfen)*[33].

Le geste de « jeter au loin » ce qui habite une bouche douloureuse sera d'ailleurs répété par les héritiers qui, dans la traduction Meyerson-Berger, ont voulu transformer les *Kieferschmerzen* (douleurs à la mâchoire) en « maux de tête ». Maquillage tendant probablement à brouiller les pistes et à sectionner les connexions avec ces « douleurs à la mâchoire » qui assailliront le maître dans la dernière partie de sa vie, lors du cancer à la mâchoire ; douleurs elles-mêmes emportées dans un périple vindicatif : initialement éjectées lors de l'instauration de la psychanalyse — par projection onirique ou dans le réel —, elles reviennent, telles des Erinyes, à leur premier propriétaire. Le rêve de la patiente ne gagne-t-il pas ainsi une portée oraculaire, comme s'il émanait de la bouche de la Pythie ? Néanmoins il n'est pas nécessaire de convoquer le futur pour reconnaître le pouvoir interprétatif manifesté par ce rêve. Il met en scène, sur le mode figuratif, la coupure entre affect — cette « sensibilité brutalement détruite » dont parlera Ferenczi — et représentation, coupure dont Freud fera une loi du refoulement et dont Ferenczi déploiera toutes les conséquences quant à l'impact du trauma.

En quel lieu psychique l'affect, corrélé à la douleur, se trouve-t-il néanmoins éjecté ? Alors que la métapsychologie freudienne traite essentiellement des déplacements advenant dans un espace intrapsychique, donc intrasubjectif, le processus rencontré ici fait de l'autre sujet le lieu où se trouve éjectée la douleur ayant fait l'objet d'une tentative d'autotomie ; ce qui rend nécessaire la mise en place d'une connexion entre les processus à l'œuvre dans le trauma et le repérage d'un champ transsubjectif, éventuellement transgénérationnel.

Le vécu de la douleur, lorsque cette dernière jouxte le traumatique, serait ainsi à l'origine d'une *Spaltung* qui, faisant éclater la synthèse subjective, aurait besoin d'inscrire dans un lieu autre — patient, partenaire, enfant — ce qui excède toute tentative de reconnaissance de soi. Le « puisque moi je ne souffre pas » ne

---

33. *Ibid.*, p. 116.

constituerait-il pas l'équivalent d'un anti-cogito travaillant le psychisme confronté à l'expérience de la douleur et pouvant déboucher sur l'annexion de l'autre comme lieu d'inscription d'une part désubjectivée de soi ?

Ne pourrait-on recevoir cette éjection de la région douloureuse comme l'une des figures de cette *Geworfenheit* qui caractérise toute émergence subjective ? L'ascendant — ou tout être offrant une subjectivité matricielle — constituerait le champ à partir duquel l'être prend naissance en s'enracinant dans l'affect somato-psychique d'un être auquel il s'adosse. Freud a en effet donné le nom d'*Urheberin* (*Urheber* signifiant auteur, artisan) à la nourrice qui se livra sur l'enfant qu'il fut à une expérience de séduction. Se dessine en ce lieu une zone mitoyenne qu'on ne peut dire intersubjective, puisqu'elle préside à l'émergence du sujet sans pouvoir se mettre en place entre sujets préalablement advenus. C'est ce champ de transsubjectivité originaire que Nicolas Abraham, proposant par ailleurs le recours à la notion de « transphénoménal », pose comme limite à la réflexivité : « Condition *sine qua non* du rapport à soi, l'hiatus qui sépare le "je" d'avec le "me" échappe donc nécessairement à la thématique réflexive[34]. »

Monique SCHNEIDER

BIBLIOGRAPHIE CHOISIE

Monique SCHNEIDER, *La parole et l'inceste*, Paris : Aubier-Montaigne, 1980.

Monique SCHNEIDER, *« Père, ne vois-tu pas ? » Le père, le maître, le spectre dans L'Interprétation des rêves*, Paris : Denoël, 1985.

Monique SCHNEIDER, *La part de l'ombre. Approche d'un trauma féminin*, Paris : Aubier, 1992.

Monique SCHNEIDER, *Don Juan et le procès de la séduction*, Paris : Aubier, 1994.

Monique SCHNEIDER, *Généalogie du masculin,* Paris : Aubier, 2000.

---

34. Nicolas ABRAHAM, *L'Écorce et le noyau*, Paris : Flammarion, 1978, p. 208.